

Les marchands qui portent du sel et du tabac à Tombut échangent ces objets pour des esclaves, de l'ivoire et de la poudre d'or, qu'on tire de Guinée. Le nombre des esclaves emmenés annuellement de Tombut par la caravane de Tafilet ou Maroc s'élève à près de quatre mille. La majeure partie va à Maroc, Alger et Tunis. Les acheteurs de ces nègres ne se chargent point d'eunuques, à moins qu'ils n'aient une commission particulière de l'empereur ou de quelque autre prince africain. Les sujets de ces despotes ne sont pas maîtres d'en prendre à leur service. Les eunuques viennent ordinairement du royaume de Bambara. Pendant le règne du fameux Muley-Ismaël on évaluait à six cents la quantité d'eunuques qu'il y avait à Maroc; suivant les voyageurs on n'en compterait pas cent à présent.

Quelques observateurs qui ont suivi le commerce de Tombut depuis vingt ans estiment qu'il a été vendu chaque année pour 1,000,000 de piastres de marchandises de Maroc, et que cet empire a eu en retour tous les ans pour 10,000,000 de piastres en plumes d'autruche, ivoire, poudre d'or, esclaves de Guinée; les deux tiers de ces marchandises vont se débiter à Tunis et à Alger.

LA GRÈCE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

LA GRÈCE.

Nous nous sommes proposé dans cet ouvrage si nous y laissons une aussi grande lacune que celle de la Grèce.

Le commerce et la navigation des peuples qui l'habitent se rattachent sous plusieurs points à celui du nord de l'Afrique et des états barbaresques; on ne saurait avoir une idée complète des uns et des autres sans placer dans le tableau que nous traçons les connaissances particulières à l'état des Grecs, si intéressans par le rôle qu'ils jouent aujourd'hui sur la scène du monde.

Las d'un esclavage dont le terme leur paraissait se reculer à mesure que les autres nations marchaient vers la liberté et la civilisation, les Hellènes se sont armés contre leurs tyrans. Tout ce que l'Europe offre de cœurs généreux, d'âmes élevées et de chrétiens fidèles à leur croyance

LA GRÈCE.

LA GRÈCE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Nous n'aurions qu'imparfaitement atteint le but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage si nous y laissions une aussi grande lacune que celle de la Grèce.

Le commerce et la navigation des peuples qui l'habitent se rattachent sous plusieurs points à celui du nord de l'Afrique et des états barbaresques; on ne saurait avoir une idée complète des uns et des autres sans placer dans le tableau que nous traçons les connaissances particulières à l'état des Grecs, si intéressans par le rôle qu'ils jouent aujourd'hui sur la scène du monde.

Las d'un esclavage dont le terme leur paraissait se reculer à mesure que les autres nations marchaient vers la liberté et la civilisation, les Hellènes se sont armés contre leurs tyrans. Tout ce que l'Europe offre de cœurs généreux, d'âmes élevées et de chrétiens fidèles à leur croyance

a applaudi à cette courageuse détermination et fait des vœux pour son succès.

Ce grand mouvement était en quelque sorte préparé par tout ce qui depuis un demi-siècle se passait en Europe, et par les progrès lents, mais réels, que faisait en Grèce la civilisation. « Une heureuse révolution s'y opérant lentement dans les esprits, dit M. Raffanel dans son excellent ouvrage sur la guerre des Grecs; les grandes familles, chez lesquelles se conservera toujours le goût des sciences et des arts, furent les premières à reconnaître leur avilissement; ni les insidieuses caresses d'un gouvernement barbare, ni le vain faste dont il aimait à les entourer, rien ne put voiler, aux regards de ces infortunés, la honte de leur servitude. Mais seuls de toute leur nation ils furent alors en état de sentir leurs disgrâces. Leurs frères étaient trop dégradés pour éprouver les mêmes sentimens, pour s'élever à un projet d'indépendance.

» Tant que les ottomans conservèrent la suprématie que Mahomet II leur avait conquise, continue M. Raffanel, les Grecs soupirèrent en silence après leur liberté sans oser la disputer à ceux dont les armes victorieuses avaient souvent menacé l'Europe entière. La Moscovie, dans son enfance, n'offrait au peuple opprimé qu'un débile appui; mais la législation de cet immense empire eut à peine étonné l'univers par la grandeur de ses conceptions et l'étendue

de son génie, que les Grecs à leur tour conçurent l'espoir d'un avenir plus heureux. Les Russes leur devaient les premières notions du christianisme, les premières teintes de la civilisation; ils n'avaient point perdu le souvenir de tant de bienfaits; ils protégeaient les Grecs, les accueillait dans leurs disgrâces, et les consolait en quelque sorte des revers de la fortune par les soins de l'hospitalité. Une sorte de conformité de mœurs et de caractère établissait entre les deux peuples des rapprochemens que leurs intérêts réciproques consolidaient encore; il serait presque permis de dire qu'ils se civilisèrent l'un par l'autre, mais que les Grecs donnèrent les premières leçons. Tandis que Pierre I^{er} inspirait à ses peuples le goût des lettres, et leur procurait les moyens de les cultiver, des universités grecques se formaient dans la Morée et dans l'Archipel.

» Ce fut à cette époque où la Russie commençait à prendre son rang parmi les puissances européennes, que la sagacité des Grecs et leurs talens pour les négociations les rendirent de plus en plus nécessaires au gouvernement russe. Les successeurs de Pierre, et surtout Catherine II, témoignèrent aux Grecs une bienveillance constante. Non contents de les accueillir avec distinction, ils leur ouvraient encore la carrière des honneurs dans leurs états; aussi vit-on plus d'une fois les Grecs y parvenir aux pre-

mières dignités militaires et civiles. Combien n'a-t-on pas vu de princes ou hospodars de Moldavie et de Valachie, tous appartenant à d'illustres familles grecques, se réfugier en Russie, et y chercher un asile contre les vengeances du tyran de Constantinople! Longtemps avant ses premières conquêtes sur les Ottomans la Russie méridionale était déjà peuplée de chrétiens fugitifs, Valaques, Moldaves et même Constantinopolitains.

« Si d'un côté les Grecs renaissaient à l'espérance, remarque encore le judicieux auteur déjà cité, sous les auspices de la Moscovie, d'un autre, la grandeur des sultans, fondée sur la force et la violence, s'évanouissait sensiblement; depuis Amurat III du nom, qui monta sur le trône en 1574, des monarques plus ou moins inhabiles essayèrent tour à tour le diadème pour succomber ensuite, victimes des intrigues du sérail ou de l'insolence turbulente des janissaires. »

Lorsque partout les peuples, rivalisant d'une noble émulation, étendaient le cercle des connaissances et des lumières, les Turcs restaient stationnaires, on peut même dire que leur marche était rétrograde; ils s'enfonçaient de plus en plus dans la barbarie tandis que l'Europe, leur voisine, parvenait au plus haut période de la gloire et de la civilisation; les arts, le commerce doubleraient la puissance des états, et

préparaient de grands événemens, fruit de la force des choses et de la disposition des esprits.

Tandis que les Turcs persévéraient dans leur ignorance, les Grecs n'étaient point étrangers aux changemens survenus dans le reste de l'Europe; la révolution morale qui s'y opérait passait jusqu'à eux. Beaucoup d'entre eux vinrent puiser des lumières chez nous; ils répandirent dans leur patrie les écrits des philosophes du dix-huitième siècle, et la partie éclairée de la nation embrassa avidement les opinions et les systèmes qui tendaient à l'affranchissement des peuples. L'indépendance de leur patrie ne fut plus seulement un vœu, un désir; ce grand changement devint pour eux un besoin qui chaque jour se faisait de plus en plus sentir. Alors les esprits fermentèrent dans les provinces soumises au sultan. La Russie lui déclara la guerre sur ces entrefaites. Les insulaires de l'Archipel et les habitans d'une partie de la Morée prirent les armes en faveur des Russes. Cependant le traité du 21 mars 1779 entre les deux empires, qui confirme aux Russes la possession de la Crimée, rendit cette première tentative infructueuse. Les Grecs furent sacrifiés, et les barbares vengèrent bien cruellement sur eux la perte de leur flotte incendiée par les Russes au commencement de la campagne (1) dans les

(1) En 1770 les Turcs avaient commencé la campagne

eaux du golfe Herméen, près de la ville de Tcheshmé.

Ce peu de succès des Grecs et l'issue défavorable pour eux de la guerre entre la Porte et la Russie ne les détournèrent pas de leur but, celui de travailler à leur affranchissement et à leur liberté.

Les grands événemens qui signalèrent les vingt-cinq premières années de ce siècle leur firent concevoir de nouvelles espérances; l'esprit public se forma, la haine pour leurs tyrans multiplia le nombre des partisans d'une inévitable révolution.

Quelques écrivains courageux fortifièrent ces heureuses dispositions d'une manière plus ou moins directe; nous citerons entre autres le *Spectateur oriental* qui s'imprimait à Smyrne, et dont le rédacteur, M. Raffanel, nourrissait en secret le désir de voir la liberté triompher, sans

contre les Russes d'une manière brillante, ayant remporté sur eux deux avantages considérables, et repris la Moldavie et la Valachie; mais le 7 juillet de la même année le comte Alexis Orloff, qui commandait les forces russes, détruisit la flotte ottomane dans le port de Tcheshmé, au nord de Scio, après l'avoir battue le 5. Le 18 du même mois, le général russe Romanzoff battit un corps considérable de troupes ottomanes, et, le 1^{er} avril, mit en déroute l'armée du grand visir, composée d'environ 150,000 hommes, ce qui fut suivi de la prise de places voisines du Danube, entre autres de Bender et d'Ismail.

oser encore en prononcer le nom. « L'existence de ce journal, qui était en quelque sorte un phénomène en Turquie, dit cet auteur estimable, n'est due qu'à une grande considération; il était de l'intérêt même des Grecs que l'Europe connût leur sort; le récit de leurs malheurs ou de leurs exploits devait intéresser vivement en leur faveur, soit par la compassion que l'on doit aux grandes infortunes, soit par l'enthousiasme de la liberté. Un journal seul pouvait remplir un pareil but; mais dans l'empire ottoman et sous le glaive du despote, un journal qui eût osé se constituer l'apologiste de l'insurrection eût, à coup sûr, en exaspérant les Turcs, attiré de nouveaux maux sur la tête des Hellènes, et eût compromis le rédacteur; il fallait éviter ce double écueil, sans renoncer au seul moyen d'éclairer l'Europe sur la marche de cette grande révolution; le journal fut continué dans un esprit favorable en apparence au pouvoir dominant; la situation des choses en explique la raison. »

L'Europe prenait en effet un grand intérêt à ce qui se passait chez les Grecs et chez les Turcs; on applaudissait aux succès des premiers, on était affligé des avantages que remportèrent les seconds. Le sort de la Grèce fut plusieurs fois exposé au dernier péril; mais de généreux efforts, le courage, la persévérance de ses habitans semblent en avoir assuré le triom-

phe. Il est douteux aujourd'hui que les barbares parviennent à soumettre tout un peuple armé pour la cause de l'humanité, de la religion et de la civilisation d'une des belles parties de l'Europe. Au moment où nous écrivons, des succès constans, de grandes victoires, la défaite des Turcs en plusieurs points, la possession des principales places assurent aux généreux Hellènes la récompense de leurs sacrifices et du sang répandu pour la noble cause qu'ils soutiennent (mars 1826).

Mais malgré les efforts, la sagacité et le dévouement qu'ils montrent dans la défense de la patrie et l'insurrection contre un gouvernement illégitime et barbare, les Hellènes eussent déjà succombé, sans doute, si des circonstances étrangères ne les eussent favorisés.

En effet pendant la longue guerre que la France soutint contre l'Angleterre à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, les Grecs des îles, profitant de la liberté du pavillon que les Anglais accordaient aux sujets du grand-seigneur, étendirent leur commerce bien au-delà des bornes dans lesquelles il avait été resserré jusqu'alors. Avant notre révolution les navires français des ports du midi faisaient le cabotage dans les îles et sur les côtes de la Turquie; ce commerce fut suspendu par nos dissensions avec la Grande-Bretagne, et ne s'est pas rétabli depuis à l'égal de ce qu'il était; ce qu'on nom-

mait la *caravane* (1) devint le domaine exclusif des Grecs. Ils armèrent une foule de navires, et, leur hardiesse croissant avec leur fortune, ils se livrèrent à de grandes spéculations commerciales: ils y eurent des succès considérables. Bientôt des maisons grecques s'établirent à Londres, et y firent des opérations de commerce comparables à celles des premières maisons de cette grande ville. Une multitude de navires sortit tout à coup des chantiers d'Hydra, d'Ipsara et de Spezzia. Les Grecs, pleins de zèle et d'aptitude, furent bientôt à même de rivaliser sur mer avec les plus habiles marins des autres pays.

Malte étant tombé au pouvoir des Anglais en 1800, et étant devenue un entrepôt considérable du commerce du Levant, plusieurs maisons grecques s'y établirent, et comme ils y jouissaient des mêmes privilèges que les nationaux et de la liberté de suivre un commerce qui leur était familier, ils firent, pendant les huit ou dix ans que cet état de choses dura, les plus bril-

(1) Caravane se dit, en termes de commerce du Levant, d'un bâtiment de mer, qui, sans avoir aucune destination fixe, va à fret d'un port à l'autre et d'une échelle à l'autre, suivant les occasions qui se présentent lorsqu'il se trouve sur les lieux. Ces sortes de bâtimens restent jusqu'à deux années dehors, c'est-à-dire jusqu'à ce que le sort leur ait produit de quoi rapporter un chargement pour leur propre compte.

lantes affaires; on peut même rattacher à cette époque l'origine de l'opulence des principaux Grecs. Toute la nation se livra dès-lors aux entreprises mercantiles. Les fortunes se multiplièrent. Lorsque la paix de 1814 eut rapproché tous les peuples, de nouveaux établissemens grecs se formèrent dans les ports d'Italie, dans ceux du midi de la France et notamment à Marseille. Les négocians français ne virent pas même sans quelque jalousie la prospérité de ces étrangers, dont les navires et les comptoirs absorbaient tout le commerce et le maniement des affaires; les choses continuant sur le même pied, les Grecs s'enrichirent de plus en plus, une opulence sensible régna dans leur patrie, et fut une des causes qui les enhardirent à secouer le joug de la dure domination ottomane.

En effet la misère et l'infortune d'une nation en avilissent le caractère et rétrécissent les idées; l'opulence donne le courage et les moyens d'exécuter de grands projets. Ainsi la force des choses et d'heureuses circonstances favorisaient l'affranchissement où les Grecs se sont engagés. La mésintelligence et la haine secrète qui régnaient depuis long-temps entre les Turcs et les Russes leur faisaient en même temps espérer une rupture prochaine entre les deux empires. Ceux qui soufflèrent d'abord les premières étincelles de l'insurrection avaient la confiance qu'Alexandre se déclarerait pour eux: c'eût été

la politique de ce prince et son intérêt; mais tout se borna à quelques démonstrations extérieures. Un général leur arriva des armées russes, les agens consulaires de cette puissance furent choisis parmi leurs frères de religion, leurs compatriotes; l'ambassadeur lui-même, M. Strogonoff, prit vivement leur parti à Constantinople: il n'en fallut pas davantage pour donner du poids et de la consistance à leur projet de liberté, et les déterminer aux efforts courageux que depuis cinq ans ils soutiennent avec une glorieuse opiniâtreté. Il faut ajouter qu'ils se voyaient appuyés dans le conseil d'Alexandre par un ministre du plus grand mérite, de la plus sage conduite, qui jouissait de la confiance du souverain, M. Capo-d'Istria (1).

On peut mettre encore au nombre des causes qui préparèrent le réveil des Grecs les établissemens consacrés aux études et fondés depuis le commencement du siècle actuel. Avant cette époque il n'était possible qu'à un petit nombre d'entre eux de jouir des bienfaits d'une bonne éducation et d'acquérir les connaissances si

(1) Il était alors premier ministre du cabinet russe: il est né à Corfou, et est Grec d'origine. On a dit, lorsqu'il fut éloigné du ministère russe, que c'était à M. de Nesselrode qu'était dû ce changement; chose assez vraisemblable par la haine bien connue de celui-ci pour tout ce qui a la plus légère teinte de liberté.